

PALAIS DE TZARSKOIE-SELO—RESIDENCE DE NICOLAS II.

En Cueillant DES FRAISES

Au qu'il fait donc bon cueillir la fraise Au bois de Bayeux Quand on est deux

Très fraîche, avec une jolie carnation de blonde grassouillette, petite, alerte, une bouche cachant toujours un sourire, gaillarde, bonne enfant; comme si, par un amour profond pour l'indépendance et la liberté, tel est en quelques traits l'instinct qu'on eût pu faire de la mignonne Mme Durand, une jeune veuve consolable, qui était venue s'installer en province dans une maison de vieille maison à tourelles, qu'on décorait du titre de château, et où elle passait fort agréablement son temps à se promener, et à recevoir tout un monde d'amis.

Très enfant, elle avait gardé au fond du cœur tout un coin des ignorances et des naïvetés de la jeune fille, chose peu étonnante du reste, car mariée à dix-neuf ans, par un vieux tuteur qui l'avait élevée, elle avait épousé le premier prétendant qu'on lui avait offert, sans amour, comme sans répugnance, mettant sa main dans la main de cet inconscient, simplement parce qu'on l'avait dit.

Femme, elle n'avait pas eu le temps de l'être, M. Durand — un nom fort ordinaire — lui ayant, à la suite d'une chute de cheval, faussé compagnie avant que le second bois de leur union eût pris fin.

Elle pleura bien un peu à la mort de ce mari à peine connu, tout juste pour mettre à son deuil une petite de courtoisie, mais ces regrets se bornèrent à cette pluie de bon ton, le défunt était parti trop tôt, sans avoir eu le temps de réveiller ce petit diable qu'on représente couronné de roses, carquois sur l'épaule, fêché en main, et qui dort plus ou moins dans le cœur de toute femme.

Mme Durand en se retrouvant seule dans son appartement, dans ce grand Paris, où l'on se sent parfois aussi isolé qu'en plein bois, ne se demanda pas longtemps ce qu'elle allait faire. Tout son programme se résolvait en un seul mot: partir. Restait à chercher où.

Seu tuteur n'avait jamais eu avec elle que des rapports de politesse, il était froid, peu avenant, et quand il venait la voir, à sa pension, elle en avait quasi peur.

Ce ne serait donc pas chez lui qu'elle irait demander aide. Elle se souvint, fort à propos, d'une vieille parente de sa mère, une de ces cousines à la mode de Bretagne, où la filiation du sang est bien près de se perdre; son tuteur lui avait quelquefois parlé de tante Rose, la lui représentant comme une bonne femme, toute simple, mais le jugement droit. Elle ne l'avait vue qu'une fois, et elle avait gardé bon souvenir de sa gent et de sa bonté de sa vieille parente.

La tante Rose habitait dans le Berry, ce pays si divinement décrit par Georges Sand, où elle possédait un petit bien dont les revenus la faisaient vivre.

Ce fut là que la jeune veuve alla frapper; elle arriva dare dare, sans prévenir, avec malles et bagages, ce qui fallut donner une syncope à la pauvre tante Rose, qui tricotait paisiblement

sur le pas de sa porte, selon l'habitude des femmes de la bas.

La petite Mme Durand caqueta longuement, racontant à sa parente ébahie son mariage et la manière tragique dont il s'était terminé.

J'ai pensé qu'il me restait encore quelque un qui pourrait me recueillir et m'aimer, conclut-elle d'une voix calme, alors j'ai pris mes clics et mes clacs et me voilà. Le pays est joli, je crois que je m'habituerai très bien ici et puis déclarai-elle avec une nuance de mélancolie, je n'ai pas été habituée à être gâtée.

A quelque temps de là on vendit, par cause de départ des habitants, une fort jolie propriété composée d'un parc et d'une très ancienne maison restaurée et meublée luxueusement. Mme Durand était riche, l'immeuble lui convint, elle l'acheta et les deux femmes eurent vite fait de quitter la modeste maisonnette de tante Rose, pour venir s'installer au "château", comme disaient les paysans berrichons dans leur langage pittoresque.

II

Il y avait un peu plus d'un an que le pauvre M. Durand était passé de vie à trépas, sa veuve, qui jusque-là s'était abstenue de toute visite, se crut suffisamment déliée par ce laps de temps de retraite donnée aux convenances, et elle commença à s'arranger une vie plus gaie et conforme à ses goûts. Elle le fit des connaissances, les cultiva, et comme elle était jeune, jolie, qu'on la savait riche, ce qui ne nuit jamais, les mains se tendirent vers elle avec empressement et ce fut à qui la féliciter et l'accueillir le mieux.

Les alentours étaient semés de jolies maisons de campagne, qui à la saison des nids se peuplaient de tout un monde caquetant et remuant, de jolies femmes et de gentils messieurs; Mme Durand mena donc une vie charmante, pleine de coups de soleil, d'une quiétude parfaite dans ces heures qui se courent parfois les unions les plus assorties.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, aussi la belle veuve déclarait-elle hautement, que se trouvant fort heureuse, elle ne changerait jamais de condition, ce à quoi ses amis répondaient par un signe de tête, qui voulait dire: nous n'en croyons rien.

En attendant, Mme Durand avait une vraie cour de cavaliers servants, qui s'empressaient autour d'elle, épiant ses desirs, les devinant au geste: tout cela était très beau, très bon, mais il y a un vieux proverbe: — et ils ne sont pas tous faux — qui dit: s'approcher trop près du feu on se brûle.

La veuve endurcie, commença par se chauffer le bout des doigts, puis elle se brûla tout à fait. Ce ne fut pas le fameux coup de foudre, ce fut d'abord un sentiment à peine sensible, qui augmenta peu à peu, et un beau matin elle se réveilla, prise, comme un oiseau par gla, de toutes ses plumes.

C'était un charmant homme du reste qu'elle avait distingué M. Pierre Perral, un nom qui sentait son midi, était fort instruit et fin rimeur à ses heures.

Très épris lui aussi de la jeune veuve, il brigua depuis plusieurs mois l'honneur de lui donner son nom, mais Mme Durand, sans le refuser, le laissait languir, retenue par un sot amour propre et craignant les railleries de ses amis plus experts qu'elle en matière de cœur humain.

Une circonstance toute puérile précipita les choses, comblant les vœux intimes des deux intéressés.

III

C'était en plein mois de juin,

le printemps avait été d'une chaleur extraordinaire, et les premières fraises teintaient déjà de goutelettes rouges la mousse des bois.

L'occasion était trop superbe pour une partie champêtre, on n'eut garde de la laisser passer; aussi Mme Durand s'empressa-t-elle de convoquer tout le ban et l'arrière-ban de ses amis et supputa à venir prendre part à un goûter monstre dans la forêt, qui était "on cueillera des fraises."

Ce jour-là la jolie veuve, en toilette pimpante, était vraiment délicieuse.

C'est sans doute la présence de notre poète qui vous met en beauté avec petite, minauda une amie, avec un air "d'attrape ça."

On goûta avec entrain, puis on se dispersa sous prétexte de chercher des fraises. Et ma foi l'invitation n'avait pas été trompeuse, les exquis parfums abondaient.

Mme Durand, tout au plaisir, montrait une joie d'enfant, à chaque trouvaille nouvelle elle poussait des cris si coquets et si gentils, que dame, à la fin ils enflammèrent le malheureux soupirant, qui se jura, in petto, de jouer un grand coup. Le voilà donc, marchant près de la veuve, lui indiquant les bons endroits, ramassant les fruits avec elle, et les mousses tendues furent seules s'il usa et abusé des frolements de mains et des douces pressions.

Ils furent bientôt presque isolés, alors d'une voix pénétrante, avec un brin d'émotion, le poète fit appel à tout ce qu'il pouvait avoir en dedans de lui, de doux et d'aimant et il commença une déclaration passionnée, où il se représentait comme le condamné prêt à mourir faute d'un peu d'amour. Il fut beau, si beau que la jeune veuve, très émue, l'écoutait palpitante, elle s'était rapprochée de lui et buvait ses paroles.

Alors, doucement il l'attira puis brusquement déposa sur ses joues un sonore baiser.

Au bruit toutes les têtes des promeneurs qui s'étaient pas loin, se retournèrent et un formidable "ah!" s'échappa de toutes ces bouches.

L'effet cherché avait réussi. Mme Durand très rouge, s'écria d'un ton très comique: — Qu'avez-vous fait M. Pierre, me voilà compromise.

— Ça m'en a tout l'air, ma belle chérie, dit tante Rose en souriant, il n'y a pas à dire maintenant il faut réparer.

— En m'épousant, chère madame, dit gaiement Perral, mais ne vous désolez pas trop, car je me sens tenté à fait capable de vous rendre heureuse.

Les invités s'étaient rapprochés et battaient déjà des mains joyeusement.

— Allons, dit Mme Durand en mettant sa main dans celle du poète, un peu plus tôt, un peu plus tard, j'aurais toujours fini par faire cela.

— Jamais est un mot qu'il ne faut pas prendre trop absolu.

— Sortait avec les femmes, appuya un plaisant.

IV

Un mois après, ils réparaient en grande pompe, par devant M. le maire. Un beau lunch était servi en forêt, les invités s'amuèrent beaucoup, on chercha les derrières fraises, mais les nouveaux mariés, cette fois, n'en cueillèrent pas, ils étaient partis pour rejoindre un joli yacht, sur lequel ils devaient parcourir les côtes bretonnes.

Le yacht conjugal pour cacher leurs premiers jours de bonheur.

— Décidément, son poète n'est pas banal, disaient les petites amies, en se séparant le soir. Nous vivons en effet à une époque où les poètes font les idylles en actions et deviennent

pratiques; ils se mettent à aimer de riches et jolies veuves et les épousent: cela vaut mieux que de mourir à l'hôpital comme jadis.

LE DUEL DU COMMANDANT

L'an dernier, je me rendis à Beaugency pour le mariage d'un de mes amis. Il épousait une jeune fille appartenant à une famille très aimée, presque populaire. La cérémonie fut très brillante. Le soir, comme il est coutume en pays bisontin, un grand repas réunissait les invités. Je cherchais ma place à table quand une main s'appuya sur mon épaule; je me retournai. J'avais en face de moi un capitaine de dragons d'une trentaine d'années, à la tête fine et blonde.

— Tu ne me reconnais pas ? dit-il. — Je suis l'avoue.

— Je suis Gustave Hammer, ton ancien copain de Sainte-Barbe. Je jouais à la bloquette dans le jardin de Fontenay aux-Roses lorsque tu arrivais pour la première fois. Je te vois encore, tout pâle, avec tes cheveux rouges taillés en brosse; tes yeux brillants produisaient un drôle d'effet au milieu de ta figure blanche. Tu t'approchas de moi et tu me dis: "Donne-moi des billes, nous étions amis. Ça a duré trois ans."

On ne retrouve jamais sans émotion un camarade de collège qu'on a aimé; c'est une si atroce prière que l'Internat! Lorsqu'en retrouve un camarade ancien, c'est comme si on revoyait un camarade de grêle.

Gustave Hammer s'assit à côté de moi. Nous dinâmes de bon appétit, échangeant nos peines et nos joies. Il avait presque la certitude de passer chef d'escadron avant un an; à son âge, c'est rare. Le soir, à minuit, il me conduisit à la gare et me promit de me rendre visite quand il viendrait à Paris. Nous nous embrassâmes en nous séparant.

Ce brave Gustave Hammer, il me rajournait de vingt ans! De longs mois s'écouleront et je n'entendis plus parler de lui. Je me trompe: au mois de mai, je lus, dans le Journal officiel, que mon ami, selon son attente, était passé chef d'escadron de chasseurs. On l'envoyait dans une assez bonne garnison, à Maubenge, sur la frontière de Belgique.

Vers la fin d'août, je me promenais un soir aux Champs Elysées. Il était neuf heures et demi environ. Autour de moi, l'animation d'une nuit d'été. Beaucoup de passants, des gens qui causaient sur des chaises de fer, au bord de la chaussée; à droite, un café-concert, avec ses guirlandes de lampes qui donnaient aux arbres exilés une apparence de fer-blanc. Pauvres arbres, qu'ont-ils donc fait au bon Dieu pour qu'il les condamne à végéter là? Je voyais leurs branches s'écarter tristement pendant que le refrain d'une chanson traversait l'air. Devant moi, l'avenue des Champs Elysées montait, avec ses centaines de revêtures trouant la nuit comme des vers luisants. Tout à coup, dans un jet de lumière, j'aperçus Gustave Hammer. J'allai vers lui; je lui tendis la main.

— Bonsoir, mon commandant; lui dis-je. Parlez! la bonne rencontre.

— Ah! c'est toi, répliqua-t-il d'une voix triste. Je suis bien heureux de te voir.

Ce ton me frappa. Je le regardai. Il avait beaucoup vieilli depuis un an. Son visage était pâle, ses traits tirés. Ses cheveux commençaient à grisonner aux tempes. Je glissai doucement mon bras sous le sien.

— Veux-tu faire un tour de promenade? — Volontiers.

— Tu as un chagrin, lui dis-je tout à coup.

Il tressaillit et, après un silence: — Oui.

Il hésitait; je n'insistai pas, sachant que certaines souffrances ont leur pudeur, quand brusquement: — Ecoute, je vais te raconter cela.

— Veux-tu faire un tour de promenade? — Volontiers.

— Tu as un chagrin, lui dis-je tout à coup.

Il tressaillit et, après un silence: — Oui.

Il hésitait; je n'insistai pas, sachant que certaines souffrances ont leur pudeur, quand brusquement: — Ecoute, je vais te raconter cela.

Voilà. En juin dernier, les vingt-huit jours arrivèrent à Maubenge pour faire leur temps. J'étais commandant au 56e chasseurs depuis un mois. Un matin, je parlais avec un autre officier supérieur du régiment. Il fut décidé que nous boirions du bonillon et que nous mangerions une côtelette au buffet de Maubenge. Une pièce énorme, ce buffet, avec des tables de marbre autour des murs. A l'extrémité, près de notre table, la buvette où vont les petites bourses. On y voyait des ouvriers et des soldats. Mon collègue me dit: — Est-ce que vous avez le fils de quelques célébrités dans vos vingt-huit jours? — Oui, j'ai le fils de Myrian, le peintre qui vient d'entrer à l'Institut. Et vous? — Moi aussi, mais le fils d'une célébrité d'un autre genre: Georges de Fériisset.

— Le fils de la belle Mme de Fériisset? — Lui-même!

Je me mis à rire en disant: — Comment! elle a déjà un grand garçon dans la réserve? J'ai été bien amoureux de cette femme dans le temps. Malheureusement, elle était la maîtresse d'un de mes amis.

— Moi aussi, j'ai été amoureux d'elle, répliqua mon camarade. Je n'avais pas les mêmes raisons que vous; je ne sais plus quoi m'a empêché de me déclarer.

— Vous avez eu tort, repris-je. Elle vaut bien un caprice, mon cher, un caprice de huit jours. Et, puis, un mari si commode! Elle a eu vingt amants: M. de

Fériisset ne s'en est jamais douté! J'achevais à peine ma phrase, quand je vis, au petit chasseur s'écarter dans la porte de la buvette. Il était blanc comme un linge. Il fit un geste d'indécision et vint à moi, chancelant, trébuchant, avec son grand sabre qui lui battait les mollets. Arrivé à ma table, il me regarda une minute avec les yeux fous et leva la main sur moi. Je compris qu'il voulait me donner un soufflet. Il y eut un grand tumulte; "Empoignez moi cet homme-là!" Deux ou trois soldats s'élançèrent. Le petit chasseur restait immobile, me regardant toujours. D'une voix creuse il dit: — C'est ma mère!

Je sentis tout d'un coup l'iniquité de mes paroles: — Lâchez-le, m'écriai-je.

Qu'avais-je donc ce matin-là, et depuis quand un homme galant se permet-il de mal parler d'une femme? Je me levai; je retirai mon képi, et saluant le jeune homme: — Je suis à vos ordres.

Un coup de sifflet retentit. Le train pour Lille allait partir. Je me précipitai sur le quai, et de là dans le wagon. Une demi-heure après, je courais chez le général commandant le corps d'armée, et lui racontais tout.

— Et que comptez-vous faire, maintenant, me demanda-t-il? — Mais, il me semble, mon général, que je n'ai pas de choix. J'ai insulté gravement ce jeune homme. Je me suis mis à ses ordres, je me battrai avec lui.

— Vous êtes fou! un commandant ne salue pas avec un simple salut.

— Je me permettrai de vous faire observer, mon général, qu'il n'y a pas de règlement militaire pour certaines offenses. Accordez-moi l'autorisation.

— Mais je n'en ai pas le droit.

— Ayez la bonté de téléphoner au ministre.

— Le ministre refusera.

— Alors je prendrai M. Georges de Fériisset. La frontière est à deux pas. Le duel aura lieu en Belgique.

— C'est à dire que vous déserterez.

— Soit, mon général, je désertai. Ou me punira ensuite. Mais j'ai manqué une fois à l'honneur en insultant publiquement une femme, je n'y manquerai pas une seconde en refusant réparation au fils de cette femme.

— Faites ce que vous voudrez, vous ne m'avez rien dit; je ne sais rien. Mais n'oubliez pas que le conseil de guerre est au bout de tout ça.

Les témoins de M. Georges de Fériisset arrivèrent le soir. Lui et moi avions pris quatre civils. L'arme choisie fut l'épée. Le rendez-vous était pour le lendemain matin, neuf heures, à F... village belge de la frontière. Je ne dormis pas de la nuit et mis mes affaires en ordre. J'étais décidé à me laisser toucher par ce pauvre garçon.

Le lendemain, à l'heure dite, nous arrivâmes à F... Une matinée sale, grise, glaciale. Il pleuvait. Nous étions dans la boue jusqu'à la cheville. Devant nous, M. Georges de Fériisset et ses témoins. L'un de mes amis fit observer au jeune homme qu'il aurait dû porter des vêtements civils. M. Georges de Fériisset répondit simplement qu'ayant été insulté sous l'uniforme on lui devait réparation à la fois comme homme et comme soldat. Je fis un signe. Mon témoin n'insista pas.

C'était un spectacle bien curieux, mon cher, que les apprêts de ce duel. D'un côté, un officier supérieur en petite tenue; de l'autre, un simple chasseur. Enfin, on nous plaça en face l'un de l'autre. Tout à coup, M. de Fériisset me fit un salut militaire, et d'une voix émue: — Mon commandant, j'ai voulu vous serrer. Nous étions en uniforme tous les deux. J'ai donc gravement enfreint la discipline. Il en faut aujourd'hui plus que jamais. Le soldat vous fait des excuses. Maintenant, en garde, mon commandant.

On croisa les fers. Un des témoins dit: "Allez, messieurs!" Je ne bougeais pas, je regardais mon adversaire. Je vis dans ses yeux ce même éclat que la veille, suivi de la même indécision. Tout à coup il rompit à deux pas. Il s'arrêta; il souriait d'un sourire navré. Je vis cent ans que je n'oublierais pas ce sourire-là. Soudain, prenant un élan furieux, il se jeta sur mon épée et s'enferra: il poussa un cri et tomba à la renverse. Un mousse rouge sauta le coin de ses lèvres. Il eut un dernier frisson, un dernier râle, puis, plus rien. Il était mort.

J'avais écouté le cœur serré. Quand Gustave Hammer eut fini, il prit haleine et dit soudainement: — Je sais bien que je voulais me laisser toucher; je sais bien qu'il s'est tué lui-même; je sais bien que ma carrière est brisée puisque j'ai dû quitter l'armée. N'importe, mon cher, j'ai des remords de meurtrier. Il me semble que j'ai commis un crime. Pense donc, ce garçon loyal, tué en pleine jeunesse. Pense donc à cette mère qui doit se désespérer en pensant à cet enfant dont elle est le premier assassin. L'heure avait passé, les cafés-concerts se vidaient. Les promeneurs se faisaient plus nombreux; quelques-uns fredonnaient une chanson. Etrange contraste! les paroles d'une romance en vogue alternaient avec le récit d'un drame sombre. Gustave Hammer courait de nouveau la tête, écorchée par son souvenir.

Les Champs Elysées se peuplaient. Partout la vie intense d'une soirée d'été dans ce Paris plein de jeunesse et de gaietés. Sur l'avenue, d'innombrables voitures montaient vers le bois ou redescendaient vers l'Arc de Triomphe. A côté de nous, sur des chaises de fer, beaucoup de gens assis. Comme les regards, j'aperçus une femme de quarante-trois à quarante-quatre ans, fort belle encore, au milieu d'un cercle brillant. Elle portait une toilette toute très élégante. Toute souriante, elle respirait le parfum d'un énorme bouquet de violettes, en écoutant un jeune homme qui lui parlait à voix basse.

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Mon commandant, j'ai voulu vous serrer. Nous étions en uniforme tous les deux. J'ai donc gravement enfreint la discipline. Il en faut aujourd'hui plus que jamais. Le soldat vous fait des excuses. Maintenant, en garde, mon commandant.

On croisa les fers. Un des témoins dit: "Allez, messieurs!" Je ne bougeais pas, je regardais mon adversaire. Je vis dans ses yeux ce même éclat que la veille, suivi de la même indécision. Tout à coup il rompit à deux pas. Il s'arrêta; il souriait d'un sourire navré. Je vis cent ans que je n'oublierais pas ce sourire-là. Soudain, prenant un élan furieux, il se jeta sur mon épée et s'enferra: il poussa un cri et tomba à la renverse. Un mousse rouge sauta le coin de ses lèvres. Il eut un dernier frisson, un dernier râle, puis, plus rien. Il était mort.

J'avais écouté le cœur serré. Quand Gustave Hammer eut fini, il prit haleine et dit soudainement: — Je sais bien que je voulais me laisser toucher; je sais bien qu'il s'est tué lui-même; je sais bien que ma carrière est brisée puisque j'ai dû quitter l'armée. N'importe, mon cher, j'ai des remords de meurtrier. Il me semble que j'ai commis un crime. Pense donc, ce garçon loyal, tué en pleine jeunesse. Pense donc à cette mère qui doit se désespérer en pensant à cet enfant dont elle est le premier assassin. L'heure avait passé, les cafés-concerts se vidaient. Les promeneurs se faisaient plus nombreux; quelques-uns fredonnaient une chanson. Etrange contraste! les paroles d'une romance en vogue alternaient avec le récit d'un drame sombre. Gustave Hammer courait de nouveau la tête, écorchée par son souvenir.

Les Champs Elysées se peuplaient. Partout la vie intense d'une soirée d'été dans ce Paris plein de jeunesse et de gaietés. Sur l'avenue, d'innombrables voitures montaient vers le bois ou redescendaient vers l'Arc de Triomphe. A côté de nous, sur des chaises de fer, beaucoup de gens assis. Comme les regards, j'aperçus une femme de quarante-trois à quarante-quatre ans, fort belle encore, au milieu d'un cercle brillant. Elle portait une toilette toute très élégante. Toute souriante, elle respirait le parfum d'un énorme bouquet de violettes, en écoutant un jeune homme qui lui parlait à voix basse.

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

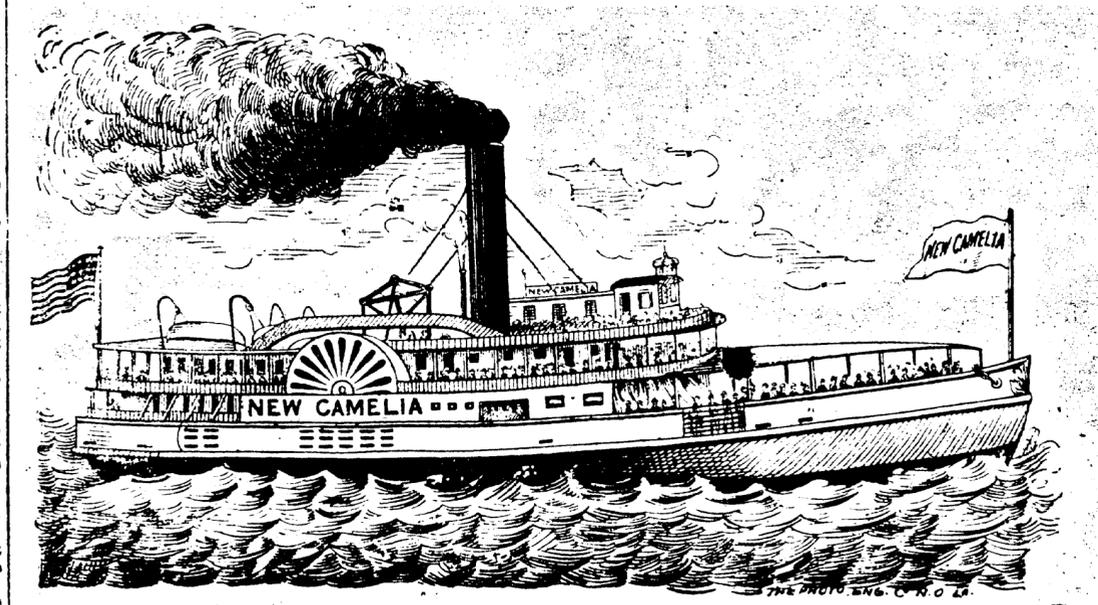
— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!

— Oh! la drôlesse! m'écriai-je.

— Qu'as-tu donc? — J'entendis la main et je lui dis, en lui montrant cette femme: — La mère!

Et comme il faisait un geste d'horreur, j'ajoutai en hochant la tête: — Ne fais pas attention. Voistu, ça? C'est la vie!



Le bateau à vapeur qui fait une excursion deux fois la semaine sur le lac Pontchartrain.